

Les Balkans, une région introuvable ?

Jean-Arnault Dérens

OÙ SONT SITUÉS LES BALKANS ?

« Balkans ? Vous avez dit Balkans ? Cher Monsieur, les Balkans, cela commence chez nos voisins, les Bosniens, les Serbes... Nous, les Slovénes, les Croates, nous appartenons à la fois à l'Europe centrale et à l'Europe méditerranéenne, en aucun cas à l'Europe balkanique ! ». Cette affirmation est souvent répétée, bien au-delà même des cercles nationalistes, tant à Ljubljana qu'à Zagreb. Pourtant, flanquée à l'ouest de la Slovénie, la ville aujourd'hui italienne de Trieste se proclame volontiers « porte des Balkans ». Il faudrait donc supposer que cette « porte » n'ouvre pas directement sur les Balkans, mais sur une sorte de sas, d'espace composite, qui ne leur appartiendrait pas... Bien plus à l'Est, il m'a été donné d'entendre une autre délimitation, très précise, de l'espace balkanique. « Les Balkans ? Mais cela commence là-bas, de l'autre côté du pont », me lâcha le ministre des Affaires étrangères de Transnistrie, petit confetti sécessionniste pro-russe qui s'est détaché en 1991 de la Moldavie. « Chez nous », poursuivit le ministre,

« règnent l'ordre, la discipline et la propreté. Rien à voir avec le chaos inhérent aux Balkans... ». Au vrai, certains Roumains rechignent eux-mêmes à se reconnaître « balkaniques », assurant que les Balkans ne s'étendraient qu'au sud du Danube, qui fait frontière entre leur pays et la Bulgarie.

« Les Balkans » s'imposent dès lors comme un espace indéfinissable et contesté. La notion de « péninsule balkanique » n'est pas une notion de géographie physique, comme la « péninsule ibérique ». Originellement, le terme de « Balkan » était l'appellation donnée par les Turcs à une montagne de Bulgarie que les Bulgares appellent eux-mêmes *Stara Planina*, la Vieille Montagne. On parlait alors, quand l'Europe du Sud-Est faisait partie de l'Empire ottoman, de la « Turquie d'Europe »¹. C'est par métonymie qu'un géographe allemand, Johann August Zeune (1778-1853), fut le premier, au début du XIX^e siècle, à désigner cet espace sous le nom de « Balkan(s) », l'expression se donnant généralement au pluriel dans les langues d'Europe occidentale mais pas dans celles de la région.

Jean-Arnault Dérens est rédacteur en chef du *Courrier des Balkans*. Il vient de publier : *Là où se mêlent les eaux. Des Balkans au Caucase, dans l'Europe des confins* (avec Laurent Geslin), Paris, La Découverte, 2018.

¹ C'est notamment le titre du célèbre ouvrage d'Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, Vienne, 1840.



Le *Courrier des Balkans* est un site d'information créé en 1998 par Jean-Arnault Dérens. Il a pour objet de faire connaître les analyses de la presse démocratique des pays de l'Europe du Sud-Est (Slovénie, Croatie, Bosnie-Herzégovine, Serbie, Monténégro, Macédoine, Kosovo, Albanie, Bulgarie, Roumanie, Moldavie, Grèce et Turquie). Permettant échanges de vues et dialogues, *Le Courrier des Balkans* est devenu la principale source d'information francophone sur l'Europe du Sud-Est. Son bulletin régional bihebdomadaire est reçu par environ 6 000 abonnés et 200 000 pages sont consultées en moyenne chaque mois sur ce site.

BALKANS ET « BALKANISATION »

L'usage de l'expression « Balkans » se généralisa au cours du XIX^e siècle, en même temps que celui de « balkanisation », un terme adopté dans le vocabulaire de la science politique et qui désigne un processus d'éclatement, de morcellement. Les Balkans sont une « macédoine » de langues, de peuples, de confessions. Ils acquièrent leur place dans l'imaginaire occidental comme une sorte d'espace de transition, ni vraiment l'Europe ni vraiment l'Orient, à la fois fascinant et menaçant par son étrangeté². Les deux mots Balkans et balkanisation firent ensuite d'étranges allers-retours : on parla ainsi, dans les années soixante-dix et quatre-vingt, de la « balkanisation » du Liban avant d'évoquer, au cours de la décennie suivante, la

« libanisation » de l'ancienne Yougoslavie. Et quand l'État fédéral du maréchal Tito rayonnait à la tête du mouvement des non-alignés, officiellement fondé à Belgrade en 1961, le terme de Balkans n'était presque plus utilisé, avant de revenir en force lors de l'éclatement de la Yougoslavie, trente ans plus tard. L'appartenance de la Grèce à l'espace balkanique, qui semble évidente, tant d'un point de vue historique et culturel que géographique, avait été mise entre parenthèses par l'adhésion du pays à l'Union européenne en 1981 mais on parla souvent d'un « retour » de la Grèce dans les Balkans quand le pays fut ravagé par la crise économique et financière, à partir de 2008, sans qu'il faille envisager pour autant le moindre glissement des plaques tectoniques.

UN PRÉJUGÉ LE PLUS SOUVENT PÉJORATIF

La notion de « Balkans » est donc presque toujours chargée d'une connotation négative. Poursuivant les travaux de l'intellectuel palestinien Edward Saïd sur le concept d'orientalisme³, l'historienne bulgare Maria Todorova⁴ a montré comment celui de Balkans prenait une position originale dans la vision occidentale du monde. Séparés du reste de l'Europe par la conquête ottomane, les Balkans formeraient un « Occident raté » mais néanmoins « perfectible », capable, au prix de beaucoup d'efforts, de « rattraper son retard ». Beaucoup de responsables politiques ou d'intellectuels de la région, intériorisant le cliché, se proposent « d'européaniser les Balkans », quand ils n'arguent pas de la « balkanitude » pour justifier certains travers de leurs pays, la

² J.A. Dérens et Laurent Geslin, « Les Balkans, l'autre échec de l'Europe », *Revue du Crieur*, n°8, 2017.

³ Edward Saïd, *L'orientalisme*.

L'Orient créé par l'Occident. Seuil, 1980.

⁴ Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, Paris, EHESS, 2011.

corruption, autoritarisme ou retard de développement : « *Nous avons beau y faire, notre peuple a toujours une mentalité balkanique* », répètent depuis 150 ans, en guise d'excuse, ces penseurs occidentalisés.

Depuis le XVIII^e siècle et le début des circuits proposant un « grand tour » des Balkans allant jusqu'en Grèce, ceux-ci n'en finissent pourtant pas de fasciner les voyageurs occidentaux, qui déplorent volontiers leurs travers « orientaux » – souvent imputés à l'islam mais aussi à la religion orthodoxe – mais croient aussi y trouver une « authenticité » de vie, une spontanéité des sentiments qui auraient disparu de l'Europe occidentale⁵.

UNE « PÉRIPHÉRIE » DOMINÉE

Au-delà de ces projections parfois contradictoires, les Balkans existent-ils ? Peut-on les définir autrement qu'*en creux*, non plus par ce qui leur ferait défaut mais par ce qu'ils sont ? La longue appartenance à l'Empire ottoman est, bien évidemment, ce qui peut fonder un *habitus* balkanique, ce qui a déterminé notamment une civilisation matérielle largement commune à tous les pays de la région et toujours perceptible dans les pratiques sociales, l'alimentation, l'organisation du temps. Cependant la véritable définition des Balkans est avant tout politique. Les pays de l'Europe du Sud-Est ont en commun de s'être trouvés sur

⁵ Marianne Mesnil et Assia Popova, *Les eaux-delà du Danube*, Éd. Petra, 2016.

Là où se mêlent les eaux : Des Balkans au Caucase, dans l'Europe des confins

Laurent GESLIN, Jean-Arnault DÉRENS



Une ville sans cimetière, une langue comprenant quatre-vingt-trois consonnes, une marina qui n'existe pas sur les cartes, d'anciens sous-marins soviétiques à vendre, des frontières que seul un aveugle peut traverser, des vallées perdues et des fronts de mer reconquis, des jeunes radicalisés et des vieux-croyants... Sur les marches de l'Europe, des Balkans au Caucase, s'étendent des espaces incertains, broyés dans les rouages d'une interminable « transition », mais propices à des rencontres improbables. Comprendre où va aujourd'hui l'Europe demande d'embarquer à bord d'une histoire des confins : à la fois récit de voyage et reportage d'après guerres, où l'on croise aussi bien les spectres de Tito et d'Enver Hodja que les figures réelles de révolutionnaires non repentis ou de mafieux imaginatifs.

Dans ce texte où l'ambition littéraire se conjugue à un savoir panoramique, afin de remonter le fil des mémoires du continent, Jean-Arnault Dérens et Laurent Geslin ont caboté sur les rives de l'Adriatique, de la mer Égée et de la mer Noire. Ce trajet est celui des minorités oubliées, des pays qui n'existent plus ou

pas encore, des migrations sans cesse recommencées et des rendez-vous toujours ratés.

Le rythme de la voile raconte ce cheminement de la côte Adriatique aux rivages caucasiens d'Adjarie et d'Abkhazie, de la Crimée à la Transnistrie. Jusqu'au delta du Danube, là où le fleuve et toutes les poussières de l'Europe viennent se mêler aux eaux de la mer.

La Découverte, 2018.

la ligne de faille laissée par la progressive rétractation puis la disparition de l'Empire ottoman, au cœur d'un espace aussitôt convoité par les « grandes puissances ». À la fin du XIX^e siècle, il s'agissait au premier chef de l'Autriche-Hongrie et de la Russie, mais aussi de l'Italie, qui lorgnait sur la façade adriatique, sans oublier des pays plus lointains mais soucieux d'affirmer leur influence, comme l'Allemagne, la France ou la Grande-Bretagne.

Les pays des Balkans n'ont pas connu la colonisation occidentale – à l'exception de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie – mais ils ont fait l'expérience de la rivalité des « puissances » et de leurs sphères d'influence. De ce point de vue, on pourrait avancer que la situation des Balkans, en ce début du XXI^e siècle, disputés entre influences européenne, russe, américaine, mais aussi chinoise et turque, ne diffère guère de celle du début du siècle précédent, avant la longue séquence sanglante des guerres balkaniques (1912-1913) et du premier conflit mondial. Aujourd'hui comme hier, alors que la perspective réelle de l'intégration européenne – avec son ambition démiurgique de « débalkaniser » les Balkans en les « européenisant » – ne cesse de s'éloigner, la région se trouve dans une situation de périphérie dominée. Les élites politiques locales essaient de jouer sur les rivalités entre les grandes puissances, pour mieux garantir la défense de leurs intérêts de caste, à défaut de ceux de leurs pays, et ces puissances ne s'intéressent guère qu'à s'assurer de l'allégeance de leurs « protégés » balkaniques. Comme hier les consuls d'Autriche et de Turquie se regardaient en chiens de faïence, les ambassadeurs de Russie et de l'Union

européenne rejouent chaque soir la belle histoire de la guerre froide dans les restaurants chics de Belgrade ou de Skopje, tandis que ceux de Chine et de Turquie signent des contrats. À ce jeu aux règles faussées et déséquilibrées on sait pourtant que ce sont toujours les « petits » qui paient le prix des tensions entre les « grands ». ☉